

Gustav Schwab,  
*Der Reiter und der Bodensee*

Der Reiter reitet durchs helle Tal,  
auf Schneefeld schimmert der Sonne Strahl.

Er trabet im Schweiß durch den kalten Schnee,  
er will noch heut an den Bodensee;

Noch heut mit dem Pferd in den sichern Kahn,  
will drüben landen vor Nacht noch an.

Auf schlimmem Weg, über Dorn und Stein,  
er braust auf rüstigem Roß feldein.

Aus den Bergen heraus, ins ebene Land, da sieht  
er den Schnee sich dehnen wie Sand.

Weit hinter ihm schwinden Dorf und Stadt,  
der Weg wird eben, die Bahn wird glatt.

In weiter Fläche kein Bühl, kein Haus,  
die Bäume gingen, die Felsen aus;

so fliegt er hin eine Meil und zwei,  
er hört in den Lüften der Schneegans Schrei;

es flattert das Wasserhuhn empor,  
nicht ändern Laut vernimmt sein Ohr;

kein Wandersmann sein Auge schaut,  
Der ihm den rechten Pfad vertraut.

Fort gehts, wie auf Samt, auf dem weichen Schnee,  
wann rauscht das Wasser, wann glänzt der See?

Da bricht der Abend, der frühe, herein:  
Von Lichtern blinket ein ferner Schein.

Es hebt aus dem Nebel sich Baum an Baum,  
und Hügel schließen den weiten Raum.

Er spürt auf dem Boden Stein und Dorn,  
dem Rosse gibt er den scharfen Sporn.

Und Hunde bellen empor am Pferd,  
und es winkt ihm im Dorf der warme Herd.

"Willkommen am Fenster, Mägdelein,  
an den See, an den See, wie weit mags sein?"

Die Maid, sie staunet den Reiter an:  
"Der See liegt hinter dir und der Kahn.

Und deckt' ihn die Rinde von Eis nicht zu,  
ich spräch, aus dem Nachen stiegst du."

Der Fremde schaudert, er atmet schwer:  
"Dort hinten die Ebne, die ritt ich her!"

Da recket die Magd die Arm in die Höh:  
"Herr Gott! so rittest Du über den See!

An den Schlund, an die Tiefe bodenlos,  
hat gepocht des rasenden Hufes Stoß!

Und unter dir zürnten die Wasser nicht?  
nicht krachte hinunter die Rinde dich?

Und du wardst nicht die Speise der stummen Brut?  
Der hungrigen Hecht' in der kalten Flut?"

Sie rufet das Dorf herbei zu der Mär,  
es stellen die Knaben sich um ihn her;

die Mütter, die Greise, sie sammeln sich:  
"Glückseliger Mann, ja, segne du dich!

Herein zum Ofen, zum dampfenden Tisch,  
brich mit uns das Brot und iß vom Fisch!"

Der Reiter erstarret auf seinem Pferd,  
er hat nur das erste Wort gehört.

Es stocket sein Herz, es sträubt sich sein Haar,  
dicht hinter ihm grinst noch die grause Gefahr.

Es siehet sein Blick nur den gräßlichen Schlund,  
sein Geist versinkt in den schwarzen Grund.

Im Ohr ihm donnerts wie krachend Eis,  
wie die Well umrieselt ihn kalter Schweiß.

Da seufzt er, da sinkt er vom Roß herab,  
da ward ihm am Ufer ein trocken Grab.

## *Le Cavalier et le lac de Constance*

(trad. Marie-Louise Audiberti pour L'Arche)

Le cavalier chevauche à travers la callée  
Où le ciel respendit sur la neige gelée.

Tout suant dans le froid, au grand trot il avance :  
Il veut être ce soir sur le lac de Constance,

Partager du passeur la traversée tardive  
Et aborder avant la nuit sur l'autre rive.

Les pierres, les buissons retardent son allure,  
Mais il marche sans trêve en fouettant sa monture.

Débouchant des montagnes, il voit soudain la plaine  
S'étendre au loin comme le sable d'une arène.

Derrière lui bourgs et villages s'évanouissent,  
Le chemin s'aplanit, la route devient lisse.

Tout est vide à présent : ni arbres, ni maisons,  
Ni la moindre colline au bord de l'horizon.

Une lieue, puis une autre. Il poursuit son voyage.  
Il entend dans les airs le cri des oies sauvages.

Parfois son cheval lève un oiseau qui sommeille,  
Mais aucun autre son ne frappe son oreille.

Un voyageur dirait au cavalier anxieux  
Sa route, mais aucun ne se montre à ses yeux.

Dans ce désert muet, quand bruera le ressac ?  
Dans tout ce velours blanc, quand brillera le lac ?

Voilà que le soir tombe, un soir qui vient trop vite,  
Quand au loin, vaguement, une lumière palpite.

Et voici qu'un à un surgissent un brouillard  
Des arbres, des coteaux, comme un lointain rempart.

Il sent que son cheval foule à nouveau des pierres,  
Bronche sur des buissons et franchit des ornières.

Sous des naseaux fumants, des chiens viennent japper.  
On devine un foyer, et l'odeur d'un souper.

« Je te salue, ô jeune fille à ta fenêtre !  
« Où est le lac ? A combien de lieues peut-il être ? »

« Le lac », répond la fille, et elle tend le doigt  
En ouvrant de grands yeux, « il est derrière toi.

« Et je te croirais, si l'eau du lac n'était gelée,  
Que ta barque à l'instant à terre fut halée. »

L'étranger a frémi, il respire avec peine :  
« Je suis venu par là, à travers cette plaine ! »

Elle a levé les bras et s'écrie, angoissée :  
« Dieu du ciel, c'est le lac que tu as traversé !

« Les sabots de ta bête ont marché sur l'abîme !  
« Sa course folle a martelé l'écorce infime !

« Et les eaux sous ton poids ne se sont pas fâchées ?  
« La mince carapace a pu ne pas lâcher ? »

« Tu ne fus pas la proie des brochets silencieux  
« Qui, dans l'onde glacée, guettent les audacieux ? »

Le bruit de cet exploit fait le tour du village  
Et toute la jeunesse accourt sur le rivage,

Les mères, les vieillards entourent l'étranger,  
Disant : « Bénis le ciel, car il t'a protégé !

« Entre ! Viens te chauffer ! Assieds-toi, et soupçons :  
« Partage notre pain et goûte à nos poissons. »

Le cavalier reste figé sur sa monture.  
Passés les premiers mots, il n'entend qu'un murmure.

Son cœur se glace et ses cheveux sont hérissés :  
Il sent encor le lac hideux le menacer.

Il ne voit plus que ce trou noir qui le poursuit.  
Son esprit sombre au fond du gouffre et de la nuit.

Il entend le fracas de la glace qui craque  
Et sa sueur est froide autant que l'eau du lac.

En gémissant, il glisse du cheval, il tombe.  
C'est au flanc du coteau qu'on a creusé sa tombe.